

Titre de l'article : Ecrire l'exil entre deux cultures dans *Yotambé soc catalana* de Najat Elhachmi

Hanan Rais

PhD student at the Faculty of Letters, Languages and Arts
IBN TOFAIL University City of Kenitra (Morocco)

***Corresponding Author**

Hanan Rais

ABSTRACT

The exile writing which is strongly present in the diasporic literature reflects the representations of the migrant author on identity and alterity, based on his lived experience shared between rupture and uprooting in the welcoming land. Therefore, thinking about exile is depicted as a reflection on the mental, ontological and psychological itinerary for the displaced author who carries out a permanent quest for himself through his writing, thus striving to define himself confronting his new landmarks, at the crossroads of several cultures.

Najat Elhachmi is one of the migrant writers who have established themselves on the contemporary literary scene in Spain. Born in Nador in Morocco in 1979 and left at the age of eight with her family to Catalonia. In 2004, she expressed, her uprooting in this welcoming space that marked her for life in her first autobiographical book "*Yotambé soc catalana*" (I too am Catalan)

In the next article, we aim to analyze the exile writing in this text of Najat Elhachmi, considering it, on one hand, as a symptom of the break with the origins and the confrontation with the other and as a strategy for overcoming this tearing on the other hand.

Keywords: *Déchirement identitaire, Ecriture de l'exil, Errance, Hybridité culturelle, Littérature diasporique*

INTRODUCTION

*Yotambé soc catalana*¹ est une autobiographie qui retrace l'expérience exilique de l'auteure, allant de la rupture avec son village natal au Rif marocain, jusqu'à l'épreuve de la perte et de l'errance entre l'arrachement aux origines et la confrontation avec la culture catalane. Dans ce livre écrit en langue catalane, l'auteure y énumère les supplices subis par cette épreuve traumatique et lutte pour se reconstruire dans son nouveau milieu. Ce qui a donné naissance à une écriture du déchirement et de l'ambivalence qui est liée à l'expression de l'entre-deux culturel, espace de rupture, mais également lieu des remaniements identitaires de l'être déraciné.

A partir de là, l'écriture de l'exil joue à la fois deux sens différents dans ce texte. Elle serait d'abord une manifestation du déchirement psychique et la crise existentielle de l'auteure, d'où une écriture de la fragmentation. Elle est ensuite le lieu de la reconstruction qui se reflète au niveau de l'écriture de l'entre deux culturel, devenu ainsi synonyme de l'accomplissement de soi.

1. L'écriture de l'exil comme symptôme de la rupture avec les origines

La littérature de la migration ou la littérature diasporique se focalise sur la question identitaire de l'écrivain exilé et reflète la vision qu'il se forge sur soi et l'autre à partir de cette expérience particulière. Il s'agit d'une situation complexe qui génère des tensions permanentes entre la culture mère et la culture étrangère, et se traduit, en matière de la littérature, tant par un champ sémantique de la rupture et de l'éclatement, que par une écriture de la fragmentation, à l'image de la scission de l'être déraciné. Celui-ci lutte constamment afin de sortir de cette ambivalence et tente de s'identifier à sa nouvelle situation de double culture. Le texte diasporique devient dès lors le champ exploratoire d'un cheminement mental et d'une identité en devenir dans un contexte subi, où l'errance se cristallise dans l'ensemble de tentatives renouvelées par l'auteur, en vue d'assumer ses appartenances plurielles et d'accéder à l'unité de son moi éparpillé.

¹ Désormais YTSC.

C'est cette écriture de l'exil qui se trouve illustrée dans le récit autobiographique *YTSC* de Najat Elhachmi. Il s'agit d'une expérience centrée sur la crise identitaire d'une fille appartenant à la deuxième génération d'origine rifaine en Espagne. Lequel récit autobiographique permet de penser l'errance née dans le contexte exilique, à partir du parcours de l'écrivaine qui décrit le comble du malheur de sa génération en conflit entre deux systèmes culturels différents. La plupart d'entre eux est parti à un âge très précoce avec sa famille, à l'instar de ses compatriotes l'écrivain Said Kadaoui ou Laila Karrouch, qui partagent avec notre écrivaine la même expérience et les mêmes symptômes de la perte identitaire, en plus d'avoir quitté le Maroc dans la même période, c'est-à-dire vers les années quatre-vingt.

Le livre part du sentiment de l'arrachement inhérent à l'exil, un facteur déterminant qui a influé sur le rapport de la narratrice à soi-même et à ses origines. Remarquons ce passage extrait du livre : « El nostre univers no era allà, encara era a l'altra banda de l'Estret, amb la família i la cosina que me esperava per jugarambles setpedres al pati de casa [1]. »²

Ici, comme dans tout le texte, se manifeste le malaise de la séparation avec le village natal, les proches et les traditions du village. Même après des années d'installation en Espagne, la narratrice garde toujours le lien avec son village et trouve sa ville de résidence un lieu étranger. Elle se montre ainsi dépendante de ses racines et de sa grande famille qui a constitué le socle de son éducation. Sa déception est perceptible à travers l'actualisation des souvenirs témoignant de cet attachement qui ne devient qu'illusion et chimère. L'adverbe temporel « encara » (encore) atteste le prolongement dans le temps mais laisse entendre en même temps un espoir vain et factice. Celui-ci se heurte à la réalité amère de l'installation définitive dans la terre de résidence. La narratrice tente pour la première fois l'amertume de la séparation et peine à rompre le cordon ombilical qui l'a coupé de son monde d'appartenance.

En effet, la première fois que la narratrice expérimente le déchirement et le choc de la rencontre avec l'autre culture était lors de la fête du quartier à laquelle elle assiste avec les enfants des voisins catalans (p 64). C'est là où elle se familiarise pour la première fois avec un vendeur catalan qui remarque sa maîtrise de la langue catalane. Alors que celui-ci la félicite en y voyant là un signe parfait de l'intégration de son intégration, la narratrice a subi une grande déception. L'angoisse et la culpabilité prennent le dessus au moment où elle se rend compte qu'elle se familiarise avec les traditions catalanes : « No es pot ser de dos llocs alhora ; si eracert el que deiaaquell home, aixodevia voler dir que joja no podriaser marroquina? Quèpensaria l'àvia si el sentis parlar ? [2]. »³

Les tensions et les troubles commencent à s'installer. Etant enfant, elle n'a pas encore conscience de la rupture due à l'éloignement et des changements que ceci entraîne sur son identité. Le fait de s'intégrer dans la culture catalane lui entraîne un certain sentiment de trahison envers son origine, selon sa conception présentée en tant qu'assertion « No es pot ser de dos llocs alhora » (on ne peut pas être de deux endroits à la fois). Elle en tire une conclusion sous forme de question rhétorique « Quèpensaria l'àvia si el sentis parlar ? » (que penserait ma grand-mère si elle l'entend dire cela ?). La perte identitaire déclenche une hésitation flagrante qui s'impose à travers un ensemble de questions. Culpabilité, honte, sentiment d'insécurité et d'incertitude semblent être actualisés à chaque fois que l'enfant pense à la figure de la grand-mère. Celle-ci représente pour elle un mentor et un repère, voire le socle de l'identité marocaine. Il s'agit ici d'un sentiment d'infidélité qui s'articule à un sentiment de faute, de culpabilité et d'autres à symptômes inhérents au « mal et au mal-être qu'on éprouve dans l'immigration [3] ».

Car l'émigré s'efforce en vain de réaliser son voyage définitif, il fait son deuil dès lors qu'il ressent son départ comme une fatalité qui a décidé de son avenir. La narratrice de *YTSC* se voit comme le résultat de la décision des autres, ses parents, comme elle l'exprime avec désespoir (pp12-13). Elle se sent prédestiné à ce malheur qui a fracturé sa vie et l'a jeté dans l'errance. Une errance qui suit un cheminement narratif oscillant entre la séparation et la rupture et s'articule à une structure non linéaire du récit. L'histoire commence dans le premier chapitre in medias res par l'arrivée de la famille en Espagne dans une ambiance extrêmement émouvante (pp 29-33), tandis que la scène d'adieu pour entamer le voyage définitif a été déplacée à la fin du livre (pp190-195).

Cette narration qui s'annonce fragmentaire et non linéaire, elle est aussi circulaire, revenant toujours vers le point de départ qui est le déchirement et les remords qui en découlent. D'autant plus qu'elle est signe du morcellement identitaire de la protagoniste dont le lecteur est censé reconstituer le puzzle.

En effet, toute la malédiction de la narratrice vient, selon elle, du fait d'appartenir à la deuxième génération. Une génération malheureuse par définition, puisqu'elle vit entre des parents généralement paysans et incultes, et la société de résidence où elle a grandi et fait ses études, d'où le comble de désespoir qui font ressentir ces enfants des étrangers à

²YTSC, p64. « Notre univers n'était pas là, il était encore de l'autre côté du détroit, avec la famille, les cousins qui m'attendaient pour jouer au jeu des sept pierres dans l'arrière-cour » (C'est nous qui traduisons les citations du livre)

³YTSC, p64. « On ne peut pas être de deux endroits à la fois ; si ce que ce monsieur disait était vrai, cela voudrait-t-il dire que je ne pourrais plus être marocaine? que penserait ma grand-mère si elle l'entend dire cela? » [Nous traduisons toutes les citations du livre].

leurs propres familles. C'est « l'inquiétante étrangeté » chère à Freud qui fait allusion à l'image de l'extranéité qu'on développe vis-à-vis de soi-même, de ses appartenances, quand on est confronté à un facteur déracinant. Abdelmalek Sayad traduit parfaitement la condition de ces enfants qu'il nomme les « enfants illégitimes », ces « [...] "étrangers" de leur sang [de leurs parents], des "étrangers" dans leur maison, avec qui ils vivent tous les jours... [4] », se référant à leur bâtardise symbolique qu'ils ne cessent d'éprouver dans cet exil aliénant. Dans *YTSC*, le protagoniste se voit butée contre les croyances catalanes, quand elle vit un événement qui lui a fait rendre compte de cette étrangeté par rapport à ses traditions. Le jour où elle sort avec les mains teintées au henné, elle reçoit la moquerie choquante d'une dame catalane qui lui ordonne d'aller se laver de « cette saleté » (p66). Cette réaction est la raison du dédoublement de l'enfant : « Des d'aquell moment van existir de ues Najats al mon : una, la marroquina, seguia amb els costums anhelats, jugava a fer de nuvia amb els mocadors de la mare (...) de portes endins, i l'altra, la catalana, es mostrava de portes enfora. Cap de les dues parlava de l'altra (...) per no tornar a sentir la vergonya, tu jano te l'has de posar aquestaporqueria, tu ets d'aquí [5]. »⁴

C'est dans un tourbillon de conflits qu'elle se trouve, entre ses traditions ancestrales et les rites occidentaux. La victime se sent dépossédée de soi-même, partagée entre deux identités. ce qui le montre c'est le détachement d'une voix (tu) de celle de l'entité principale dans le livre (je), et ce dans le cadre d'une polyphonie propre au sentiment schizophrénique. D'autant plus que cette phrase prononcée au discours direct « tu jano te l'has de posar aquestaporqueria, tu ets d'aquí » (tu ne dois pas poser cette saleté, tu es d'ici) se juxtapose avec le discours indirect, pour donner une forme de rupture à la structure du passage. Ce changement d'un style à l'autre et d'une entité à une autre font écho à l'incertitude et à l'incompréhension qui se rattachent à cette dépossession.

Par ailleurs, la stigmatisation et la discrimination dont souffre la diaspora marocaine vient accentuer ses déchirements. La narratrice a été toujours renvoyée à ses traits de marocaine qui font d'elle, aux yeux de la société catalane, une étrangère éternelle. C'est lors de la quête d'un petit travail de plongeuse dans un café, qu'elle se heurte à un rejet flagrant de la part de la propriétaire, alors que celle-ci avait répondu affirmativement à sa demande lors d'un appel téléphonique précédent. Dans cette scène apparaît une narratrice enragée, en proie à un sentiment d'infériorité. Elle exprime cette fureur vis-à-vis de cette stigmatisation : « Je les détestais pour le fait de me voir dans le reflet de leurs yeux comme une immigrée, ignorante et méprisable » (p85).

Rappelons que le stigmate est une construction sociale qui s'inscrit dans une vision discriminatoire. L'individu devient stigmatisé du moment qu'il s'écarte de la norme sociale. Par rapport à ces normes, Goffman distingue trois types de stigmates : les stigmates corporels, les troubles de caractère et les stigmates tribaux, faisant allusion par ces derniers à ce qui concerne l'origine ethnique, la religion entre autres [6]. Dans ce même ordre d'idées, l'écrivain Said Moussaoui Kadaoui qui est, lui aussi, d'origine marocaine et vit en Catalogne, exprime sa répugnance étant vu différent à cause de son physique de marocain qui le trahissait. Il dit dans son autobiographie « Durant l'adolescència em molestava molt, moltíssim, que [...] no es deixés de gratar en la nafra de la diferència estigmatitzant, ... [7] »⁵. Kadaoui ressent son origine marocaine comme une trace stigmatisante sur sa peau, comme une plaie qu'on ne cesse de gratter dessus. Il nous explique par là le mensonge et l'hypocrisie de cette société ethnocentriste qui n'accepte pas de considérer les enfants de la diaspora marocaine au même titre que les catalans natifs.

Compte tenu de ce qui précède, l'écriture de la migration serait l'expression d'un cheminement psychique et ontologique au-delà d'un simple déplacement géographique. Elle est générée par la condition tourmentée de son écrivain qui se voit attrapée entre la séparation de ses racines, de ses semblables, et la confrontation à la différence. Or ce déracinement se voit souvent remplacé par une voix transgressive qui cherche à se resituer dans cette fracture, en créant un espace dialogique.

2. L'écriture de l'exil comme dépassement

Si dans le texte diasporique l'exil se manifeste dans la trace de la perte identitaire du sujet déplacé, il devient en même temps la traduction d'un remède qui permet de pallier ce déchirement, car s'il joue à fragiliser les repères, il permet de mettre en branle de nouvelles lectures dans l'espace de l'entre deux culturels. Ces lectures naissent d'une prise de conscience de l'écrivain en vue d'une reconstruction, après cette fracture aliénante du déchirement. Le sujet déraciné parvient ainsi à tracer la voie vers l'accomplissement de soi, en tentant de trouver sa place dans cet entre-deux.

Dans cette perspective, il convient d'abord de préciser que la réflexion sur l'exil dans *YTSC* s'apparente chez l'auteure, comme chez un grand nombre d'écrivains migrants, à une cure. Elle avoue dans le prologue qu'elle écrit « per

⁴YTSC, p67 « A partir de ce moment-là, il va y avoir deux Najat : la marocaine qui respectait ses coutumes ancestraux, jouait à la mariée avec le foulard de la mère (...); et l'autre, la catalane qui s'exhibait à l'extérieur. Aucune des deux n'évoquait l'autre, le pacte silencieux avait été établi pour ne plus avoir honte. Tu n'as plus à mettre cette saleté, tu es d'ici »

⁵ S. K. Moussaoui. Cartes al meufill, p29. « Pendant l'adolescence, cela m'a beaucoup, trop embêté que [...] on n'ait pas cessé de gratter la plaie de la différence stigmatisante ... » [Notre traduction]

sentir [se] méslliure, per desfer[se] del [seu] propienclaustrement, un enclaustramentfet [...] de pors, d'esperancesovintestroncades»⁶. Cette conception qui cherche à se libérer de la prison intérieure semble adéquate à l'expression des sentiments aliénants qui mettent en cause sa perception de soi dans le texte. Il s'agit certes d'une écriture autoanalytique dans la mesure où elle se rapporte à des termes associés aux troubles psychiques. Elle permet aussi de structurer le récit, puisque la narratrice tente de suturer les blessures de la rupture par l'exercice de l'introspection, afin de pallier les déchirements de cet enfant intérieur. Introspection se conjugue ainsi avec rétrospection pour effectuer un va et vient entre le présent et le passé, où elle joue, à la fois, le rôle d'un observateur qui commente, et celui d'un sujet d'analyse. Dans ce sens, elle jette un regard lucide sur son itinéraire qui « va marquant una nova manera de fer » (marque une nouvelle façon de faire) (p14).

Cette vision critique se concrétise surtout dans la remise en question de son rapport à la religion. Observons ce passage dans lequel la protagoniste réussit à jeuner le Ramadan pour la première fois en Catalogne « « per primera vegada, podia seure a la tauladelgrans, sentir-me unica al mon, fins i totsuperior a la resta de companys de classe [8]»⁷. S'il se dégage de ces paroles une supériorité qui dépasse la simple satisfaction de soi, la tonalité ironique de la narratrice adulte est insinuée. Celle-ci juge avec un ton moqueur la réaction prétentieuse de l'enfant qui se flatte, en se considérant supérieure vis-à-vis de ses camarades de classes, après avoir réussi à jeuner le Ramadan et à maîtriser son corps. Cet orgueil est exprimé par le biais d'une identification aux « grans » (adultes), d'un superlatif « superior a la resta de la classe » (supérieure à l'ensemble de la classe) et d'un adjectif valorisant « unica al mon » (unique au monde). Il suggère que la pratique religieuse était, pour la narratrice enfant, synonyme de l'arrogance et de la discrimination de l'autre non musulman.

Pour rester dans cette même perspective, la narratrice se remémore un souvenir de Noël où elle refuse de joindre la chorale scolaire pour chanter à l'occasion de cette fête, puisqu'elle rejetait ces chants « que convertien un simple profeta en Déu » (qui transforment un simple prophète en Dieu) (p 110). Mais elle se rend compte, des années plus tard, que cette représentation ne l'a fait qu'exclure et l'éloigner de ses collègues et de la société catalane en général. En témoignent les épisodes dépressifs et le sentiment de solitude qui l'ont mené jusqu'à l'effondrement et la perte de conscience (p113).

Cet état de fait soulève un point important, celui de l'enfermement dans l'identité d'origine, qui se transforme en un facteur destructeur, ne faisant qu'accentuer davantage le déracinement. L'identité peut mener à des dérives et à des conflits si elle reste confinée dans ses racines. Selon Maalouf, et dans ce même angle « les tensions identitaires peuvent conduire aux dérapages les plus meurtrières [9]», tels les guerres civiles, les actes terroristes ou le suicide entres autres. Dans cet ordre d'idées, Glissant s'oppose à cet enracinement et théorise le concept d'identité rhizome. L'usage de cette métaphore végétale qu'il emprunte à Felix et Guattari, tient à l'idée de la démultiplication que cette notion met en valeur. Le rhizome selon le penseur martiniquais devient ouverture et développement, à l'image de la ramification naturelle et spontanée qu'elle suggère. L'identité, de même, doit tendre à la démultiplication, tisser la relation de soi qui « [...] s'étend dans son rapport à l'autre [10]».

Loin de cet enracinement tyrannique, l'exilé a besoin de s'émanciper, tout en visant à s'affirmer et à affirmer sa singularité entre deux univers culturels, comme le résume la narratrice quichoisis finalement d'adopterdes croyancesqui « no és el dels [els seus.] pares, pero que no ésdeltot el de les persones que [els] envolten, el autoctons »⁸ (p14). Il est à souligner que ses idées font preuve d'une grande maturité et d'une prise de conscience de son statut identitaire hybride. Sa conviction est de viser l'équilibre entre ces deux mondes, comme elle l'affirme dans ce même passage. Ces propos semblent paraphraser la théorie de Bhabha qui prône le dialogue comme une réponse à la confrontation due de l'interaction culturelle. Le déraciné pourrait décider de maîtriser son déchirement dans le « tiers espace », espace mouvant par définition, où s'effectuent la relecture et la réappropriation des codes culturels. Bhabha repose sur un ensemble de métaphores pour illustrer ce lieu mouvant par définition. Il fait référence par exemple à la métaphore de l'escalier d'un bâtiment de musée qui relie des polarités (le haut et le bas, etc) [11]. Dans cet espace liminal, le sujet hybride effectue donc une adaptation de ses perceptions, de façon à réaliser la cohabitation dans un cadre cosmopolite.

Rappelons que ce type de processus de reconstruction est associé au changement de la vision sur la religion chez Najat Elhachmi. Celle-ci parvient à se retrouver entre les traditions musulmanes et les croyances catalanes. A titre d'exemple, elle affirme à la page 122 que le fait de jeuner le Ramadan « no és per creença ni per por d'anar a l'infern » (n'est ni par croyance ni par crainte d'aller à l'enfer). Nous voyons alors comment la représentation de la religion passe d'une pratique morale (la crainte du châtime divin), à un ensemble de traditions qui se transmettent à travers les générations (p122). Elle soulève par là la question de la relecture des codes religieux dans un contexte occidental, par les

⁶YTSC, p14 « pour [se] sentir plus libre, pour [se] débarrasser de [sa] propre claustration, une claustration faite [...] de craintes, d'espoirs souvent brisés ... »

⁷YTSC, p 110 « pour la première fois, je pouvais m'asseoir à la table des grands, me sentir unique au monde, voire supérieure au reste de mes collèguesde classe »

⁸YTSC, p 14, « ne sont ni ceux de [ses] parents, mais non plus ceux des personnes qui [l]'entourent, les autochtones »

enfants des migrants musulmans. La religion devient pour la plupart une forme d'appartenance culturelle, un ensemble de rites et de festivités qui les relient à leurs origines, au lieu d'être une pratique et un engagement rigoureux.

Ceci dit, à mesure que le livre s'approche de la fin, nous saisissons une certaine réconciliation de la narratrice avec soi-même, sortie de son enfermement et prête à s'engager dans une relation épanouie avec les catalans. La religion héritée des parents est réinventée en une "religion choisie" (p 115), une expression qu'elle invente elle-même, sous-entendant cette jonction des contraires propre à l'hybridité, où la religion cesse d'être une injonction et se transforme en un choix. L'exemple le plus significatif dans ce cadre est l'extrait où elle est fière de marier les traditions marocaines avec la culture catalane que traduit la célébration de deux fêtes à la fois : la circoncision de son fils et le réveillon de Noël (pp125-126).

CONCLUSION

Ce livre retrace le déracinement vécu dans la rupture et l'errance par la jeune écrivaine qui nous présente un exemple de lutte maîtrisée à un certain point. Elle fait preuve de sa réinvention de soi entre deux systèmes de valeurs tout à fait différents, deux univers culturels : le marocain musulman et l'occidental postmoderne. Nous en tirons une leçon importante dans la lutte du migrant qui est prêt à se battre pour réaliser son épanouissement face à l'Autre. D'une autre part, cette écriture de l'exil permet de penser l'identité en devenir de la jeune diaspora en Occident à l'ère contemporaine. Celle-ci tente de se définir et de se redéfinir face à de nouveaux contextes sociaux, dans un monde voué à des changements et condamné à des bouleversements permanents. Ce n'est pas pour rien que Najat Elhachmi adresse ce récit à son fils, puisqu'elle en fait un registre pédagogique visant à sensibiliser la future génération hybride à la complexité de l'identité de l'entre deux.

Notice biographique

Hanan Rais est professeur de la langue française au lycée et doctorante à la faculté des Lettres, des Langues et des Arts à l'Université IBN TOFAIL au Maroc. Son projet doctoral porte sur le discours identitaire des écrivains diasporiques et la question postcoloniale. Elle parle plusieurs langues dont l'arabe, le français l'espagnol, et a des travaux dans la traduction. Elle a contribué à la traduction de l'espagnol vers l'arabe d'une anthologie du poète espagnol Jose Hierro en 2017.

Ecrire l'exil entre deux cultures dans "Yotambé soc catalana" de Najat Elhachmi

HANAN RAIS

Doctorante à la Faculté des Langues, des Lettres et des Arts. Université IBN TOFAIL (Maroc)

REFERENCES

1. N. Elhachmi(2020). *Yotambé soc catalana* (Barcelona : Columna, [2^e éd]), p64.
2. N. Elhachmi(2020), *Yotambé soc catalana* (Barcelona : Columna, [2^e éd]), p64.
3. A. Sayad(1999). *Des illusions aux souffrances de l'immigré* (Paris : Seuil. 1999), p115.
4. A. Sayad(2006). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. 2. Les enfants illégitimes* (Paris : Raisons d'agir), p126.
5. N. Elhachmi(2020). *Yotambé soc catalana* (Barcelona : Columna, [2^e éd]), p64.
6. S. E. Moussaoui(2011). *Cartes à meufill Un català de soca-rel, gairebé* (Badalona : Ara Llibres), p29.
7. H. Goffman, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps* (Paris : Minuit, 1975), p14.
8. N. Elhachmi(2020). *Yotambé soc catalana* (Barcelona : Columna, 2020 [2^e éd]), p110.
9. A. Maalouf(1998). *les identités meurtrières* (Paris : Grasset), p49.
10. E. Glissant(1990). *Poétique de la Relation* (Paris : Gallimard 1990), p23.
11. H. K. Bhabha(2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (Paris : Payot et Rivages, p 33.